

Le Gaulois, 24 mars 1861.

« Il avait été question de se passer de votre concours ; on disait que Richard Wagner prétendait pouvoir se priver des vos intelligents services. Je ne l'ai jamais voulu croire. Peut-il être de fête complète, vous absent ?

Se basant sur ce bruit calomnieux, on allait jusqu'à croire que vous feriez payer cher au maître, par votre froideur, le dédain outrageant qu'il avait affiché à votre sujet ; ceux qui avançaient cela ne connaissaient pas la magnanimité de votre âme.

Vous avez agi comme si rien ne s'était passé lorsque vos hommes faiblissaient, vous relevez, d'un geste, leur courage abattu ; car vous n'êtes pas un de ces claqueurs vulgaires sans le moindre instinct du bien et du mal ; ceux-là font un métier, et c'est un art que vous exercez.

Les spectateurs ont pu souvent vous imposer silence sans troubler votre sérénité. Quel est, dites-moi, le grand artiste qui n'ait jamais été chuté ?

Quant à votre *expansive* admiration, je l'excuse volontiers. N'est-il pas des critiques, et même en certain nombre, qui alignent les mêmes épithètes élogieuses en l'honneur de *Ruy-Blas*, ou au sujet de la *Fête de Néron* ? Que ne les traitez-vous de « chers confrères, » ils n'auraient pas le droit de se formaliser.

J'ai assisté aux deux premières représentations de *Tannhäuser*, et je vous rends la justice de reconnaître que votre rôle n'eût pu être tenu par tout autre que vous-même ; un écolier eût perdu la tête, dans la bagarre.

Il y avait bien là amis et ennemis, cependant ; mais l'enthousiasme des uns s'est montré moins vif que le mépris des autres ; les partisans ont paru aussi tièdes que les adversaires ont semblé acharnés.

Avez-vous pu seulement suivre l'intrigue au milieu de la cohue ? J'en doute. En voici un aperçu en quelques mots :

Tannhäuser, séduit par la beauté étoffée d'une plantureuse Vénus, dont les bras nerveux sont tout à fait capables de retenir les amoureux qui essaieraient de lui échapper ; Tannhäuser, dis-je, rassasié de voluptés, dédaigne la belle déesse. Hercule, au lendemain de ses combats amoureux, filait aux pieds d'Omphale, mais c'était Hercule ! Tannhäuser, lui, sommeille aux pieds de son amante.

Il aspire à recouvrer sa liberté ; en vain Vénus, pour le retenir, fait-elle sortir d'un nuage le plus ravissant des boudoirs qu'aient jamais capitonnés les pinceaux de Cambon et de Thierry. Tannhäuser reste froid ; mais je me rappelle que, par vos bruyants bravos, vous avez pris à tâche de consoler ces messieurs de cette inqualifiable indifférence.

Le Gaulois, 24 mars 1861.

Le beau chevalier a prononcé le nom de Marie. Vénus et son cortège mondain s'évanouissent. Tannhäuser repentant est agenouillé au pied d'une croix. Les hasards de la chasse amènent par là le landgrave de Thuringe, dont la fille adorée est la belle et pure Elisabeth, que Tannhäuser a jadis tant aimée.

Le landgrave décide le jeune homme à reparaître au château de Thuringe, et donne, en son honneur, un grand tournoi vocal, auquel sont conviés tous les maîtres chanteurs. Elisabeth appartiendra au plus mélodieux des concurrents.

Le baryton Wolfram, un grand gaillard large des épaules et fort en couleur, chante à pleins poumons l'amour pur et éthéré ; il célèbre à grands cris les jouissances immatérielles ; le ténor Tannhäuser saisit la harpe à son tour : il entonne un hymne à Vénus ; il glorifie l'amour charnel ! le vil commerce des corps !!! Indignation des dames et fureur des chevaliers. Aussi tirent-ils l'épée du fourreau avec ensemble ; ils menacent l'impie en mesure et vont l'égorger en cadence.

Elisabeth implore la grâce du coupable qui, regrettant son crime, jure d'aller en demander l'absolution au saint-père.

Le troisième acte nous ramène près du château. Vénus et son cortège damné rappellent le fugitif ; il céderait encore à leur pouvoir magique, mais des chants funèbres retentissent. Les pèlerins escortent le corps de l'infortunée Elisabeth. De désespoir, Tannhäuser expire en invoquant la clémence divine.

MM. Lindau, Edmond Roche et Nwitter, s'efforcent, depuis plusieurs mois, de prouver combien grand a été leur part de travail dans la traduction du poème allemand. Ils ont même voulu vider le différend devant les tribunaux ; chacun de son côté paraissait craindre que le tout, ou une grande partie du tout, ne soit attribué à un autre. Une telle frayeur ne s'explique point : ah ! s'ils se défendaient avec énergie d'y avoir coopéré, à la bonne heure !

Leur réclamation est bien imprudente ; s'ils n'étaient pas venus bénévolement se livrer, ils échappaient à la vindicte publique. On ne les aurait certes pas dénoncés.

C'est ici qu'il faut arriver à parler de la partition et du scandale retentissant qu'elle a soulevé. J'ai assisté aux deux premières représentations de *Tannhäuser* ; à l'une comme à l'autre on a hué le compositeur, craché à la face du musicien-poète et singé les chanteurs haletants.

On a déchiré à belles dents le maëstro ; aucune insulte ne lui a été épargnée ; il a été condamné sur l'heure et exécuté séance tenante ; on n'a pas

Le Gaulois, 24 mars 1861.

seulement recouru à la réflexion pour se demander si, dans cette pleine eau qu'il fallait faire à la suite de Richard Wagner, ce n'étaient pas les timides qui avaient grand peur dès qu'ils perdaient de vue le rivage. On a cédé sans lutte à la première impression, qui a été tout à fait défavorable à l'œuvre.

L'insuccès est complet, éclatant, formidable ; et c'est qu'il faut, en effet, un courage à toute épreuve et une patience peu commune pour tenir des mouvements significatifs ; ne peut pas qui veut entendre tout au long, sans que l'attention faiblisse, ces trois mortels actes ; c'est à croire que c'est là l'œuvre d'un fou ; mais par instants, il faut croire à une folie inspirée. Le symphoniste exercé a des éclairs qui suffisent à illuminer toute une scène, mais l'obscurité ne semble que plus épaisse ensuite ; un ennui envahisseur, irrésistible, vous étreint, et puis vous écoutez ces oppositions harmoniques, ce grand fracas pompeux et cette simplicité feinte l'oeil atone et la boue contractée. C'est là l'excuse que donnent ceux qui ont protesté de toutes leurs forces presque dès le début de l'œuvre.

Il s'était écrié, ce musicien : Je vais vous dire du nouveau, écoutez-moi ! Ah bien oui ! l'écouter, à peine ouvre-t-il la bouche que les murmures commencent et les plus braillards étaient les moins convaincus ; on se montrait du doigt d'aimables polissons, à cheveux gris, qui se plaisaient à troubler la représentation par leurs *scies* et leur plaisanteries lugubres.

Il y avait là, au grand complet, cette race idiote d'impuissants, —gens sans pitiés, —que l'on est toujours sûr de rencontrer alors qu'agonise quelque colosse aux pieds d'argile : leur immuable imbécillité se recrée à la vue d'un tel spectacle, —les coups de sifflets les rajeunissent de trente ans.

Mettons que Richard Wagner est un homme de génie—qui n'a pas le sens commun, et que convient le public, amateur de mélodie, à une sorte de Chasse au chastre, est en tout pays chose dangereuse aussi je ne demande pas que la foule ait pour M. Wagner les yeux de M. Giacomelli ; mais, pour Dieu, il y a, de l'avis de tous, dans cet opéra trois morceaux d'un mérite éclatant : l'ouverture, la marche du deuxième acte, et la prière des pèlerins.

Et puis je n'ai pas confiance en l'impartialité de gens qui, sans avoir jamais entendu une note de la musique de Wagner, se sont, sur la foi de ces sottises plaisanteries dont on nous rassasie depuis quelque temps, muni d'un sifflet, — à tout hasard.

C'est qu'à côté des hommes convaincus qui lancent un chut énergique se trouve une volée de niais qui sifflent avec rage et cela sans passion, froidement, la bouche souriante et parce qu'ils trouvent plaisant de siffler.

Le Gaulois, 24 mars 1861.

Ce sont ces gens-là dont la pernicieuse stupidité écoeure les adversaires les plus déclarés de l'œuvre, – ils poussent, ces ineptes ennuyés, l'opposition jusqu'à la férocité ; s'ils ne se nourrissent pas exclusivement de la chair du prochain, c'est qu'ils la trouvent coriace, et s'ils ne dégustent le sang humain qu'à petites gorgées, c'est qu'il leur semble un peu fade.

Le débutant Niemann, épuisé par les répétitions de *Tannhäuser*, était déjà à bout de forces au lever du rideau ; – il risque sa voix tout simplement ; – encore quelques représentations de cet opéra et le ténor allemand ne pourra accepter la revanche que l'administration ne peut manquer de lui offrir.

Casaux chante de la gorge et obtient de cette façon une sonorité louche des plus déplaisantes. Morelli a chanté froidement, correctement, Mme. Tedesco n'a pas mis en relief son rôle effacé. La voix de Mlle Marie Sax couvrait par instant l'orchestre, les clameurs et les sifflets ; –c'est dire combien elle est puissante.

En somme, et pour se résumer, chute éclatante sans réaction possible : tout est bien fini.

...

JEAN DOLENT

Title of journal	Le Gaulois
Date	24 mars 1861
Day of week	dimanche
Printed date correct?	Yes
Full title of article	THEATRES/ LETTRES PARISIENNES/ AU PREMIER DES ROMAINS
Signature	Jean Dolent
Author's full name	Jean Dolent
Placement in text	Front-page feuilletton